

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 17 (2012)

Artikel: 1991-2011 : traces iconographiques des "Guerres Balkaniques"

Autor: Naef, Patrick

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



1991-2011

Traces iconographiques des «Guerres Balkaniques»

Texte et photos: *Patrick Naef*

La région des Balkans a connu des conflits armés violents dans les années quatre-vingt-dix et près de vingt ans après, les traces de la guerre sont encore visibles. Si les immeubles en ruines, les mines antipersonnelles, les impacts de balles et de mortiers disparaissent progressivement suivant un processus de reconstruction, certaines traces sont encore présentes, conservées volontairement ou laissées à l'abandon. De plus, certaines pratiques – muséales, artistiques, ou commerciales – participent à la mise en mémoire de ces guerres, par la production de graffitis, la vente de souvenirs ou encore la réalisation de divers projets artistiques. Cette contribution vise à exposer certaines représentations iconographiques de ces conflits, par l'exploration d'objets contemporains à ces guerres ou par la présentation d'éléments produits *a posteriori*. Les «roses de Sarajevo» (**photo de couverture**) – des impacts de mortiers remplis de peinture rouge et repérables dans différents endroits de la capitale bosnienne – peuvent déjà illustrer une forme de patrimonialisation et de mise en mémoire de la guerre.

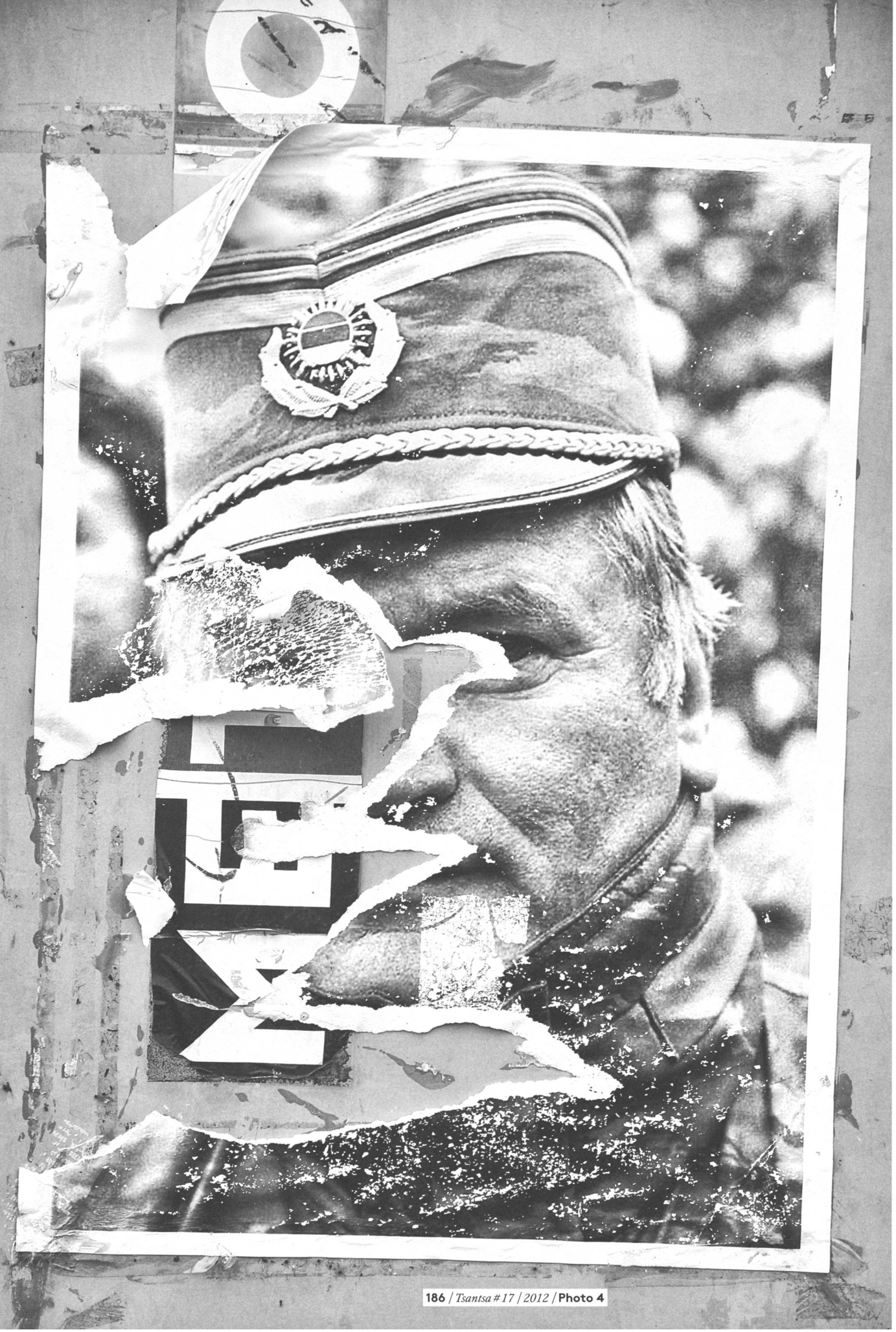
Les données présentées ci-dessous sont le résultat d'un travail de terrain réalisé dans différentes localités de Bosnie-Herzégovine et de Croatie en 2010 et 2011 dans le cadre d'un projet de thèse traitant du patrimoine produit par les guerres qui ont meurtri ces deux pays. Cette recherche a pour objectif de mettre en lumière les pratiques, les objets et les lieux de mémoire en lien avec les guerres balkaniques des années quatre-vingt-dix. La région connaît maintenant une effervescence dans la construction de mémoriaux et de musées mettant en scène l'histoire de ces conflits. De plus, certaines pratiques touristiques sont directement liées à la guerre, à l'image de ce que d'aucuns qualifient de «war tours», proposés en Bosnie et dans une moindre mesure en Croatie. Ces productions mémorielles semblent souvent guidées par

des dynamiques nationalistes fortes, engendrant de nombreux conflits sur la représentation et l'interprétation de ces guerres. La production d'un tel patrimoine n'est de loin pas du seul ressort des structures étatiques et de nouveaux entrepreneurs mémoriaux (ONG, acteurs touristiques, survivants, etc.) apparaissent sur le devant de la scène, souvent avec des objectifs divergents, voir complètement antagonistes. L'analyse de ces conflits de mémoire soulève de nombreux questionnements, particulièrement en termes de cohésion sociale et de reconstruction: l'exploitation d'un tel patrimoine peut-elle être un moyen de réconciliation entre des communautés divisées ou au contraire raviver des tensions? Ce patrimoine peut-il être considéré comme un vecteur d'expression pour certains acteurs marginalisés ou son instrumentalisation sert-elle les structures de pouvoir?

Cette étude de terrain est abordée de manière qualitative, principalement à travers des entretiens semi-directifs, ainsi qu'un travail d'observation participante et d'analyse de contenu. Les entretiens visent différents types d'acteurs provenant essentiellement du secteur touristique, de la gestion du patrimoine, des structures gouvernementales et de la société civile. De plus, un intérêt pour les nombreuses productions et traces iconographiques en lien avec ces guerres m'amène à la présentation des photos ci-dessous. Ces photos pourraient être mises en perspective avec un courant qui s'est renforcé ces dernières années et que les Anglo-Saxons nomment l'*aftermath photography*. Certains, à l'image de l'historienne de l'art Natalie Herschdorfer, qualifient ce mouvement d'«anti-photojournalisme»: «Beaucoup de photographes dirigent aujourd'hui leur objectif sur les conséquences d'un événement violent. Leurs images sont considérées comme formant un genre photographique nouveau, baptisé «L'aftermath photography», un



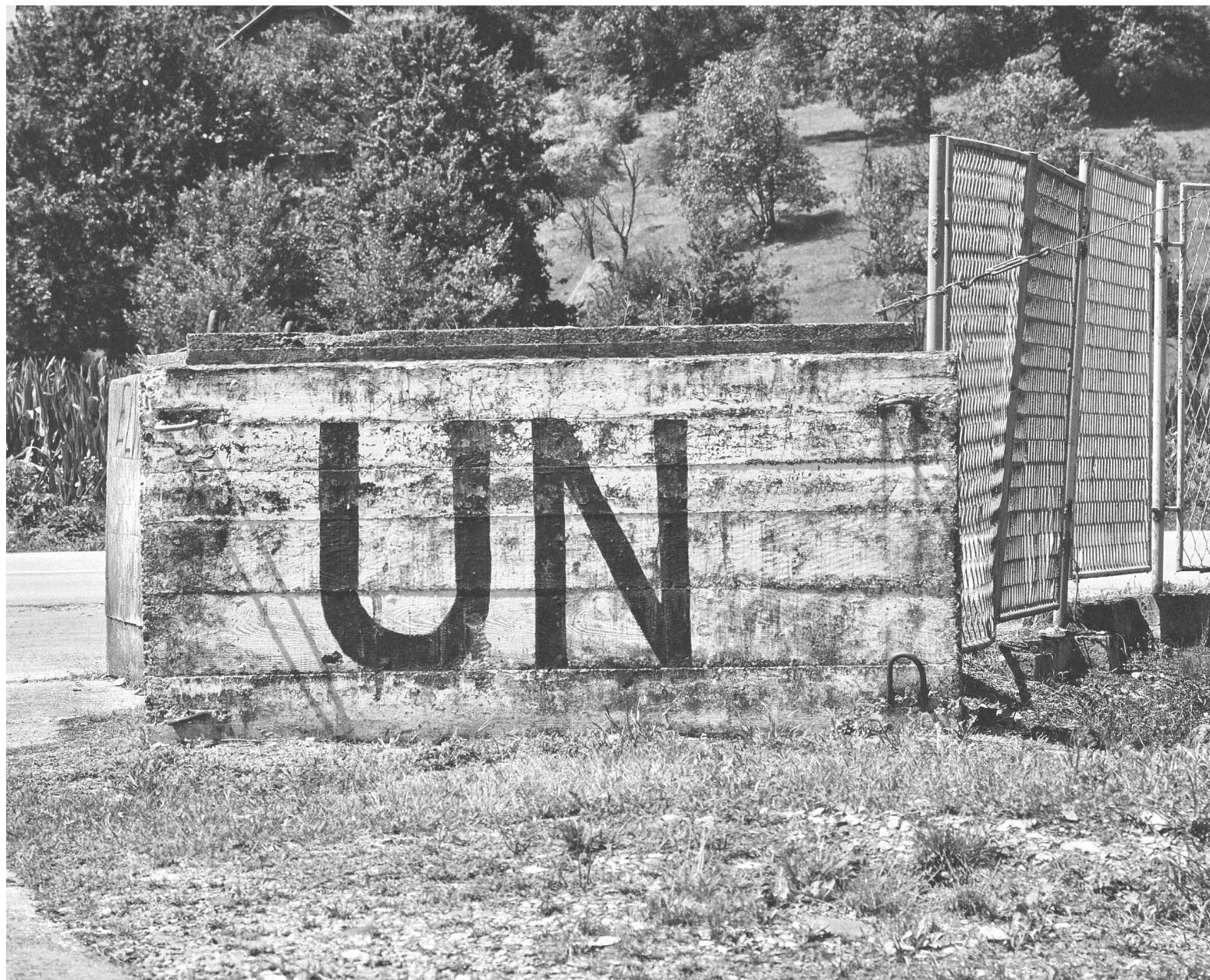
















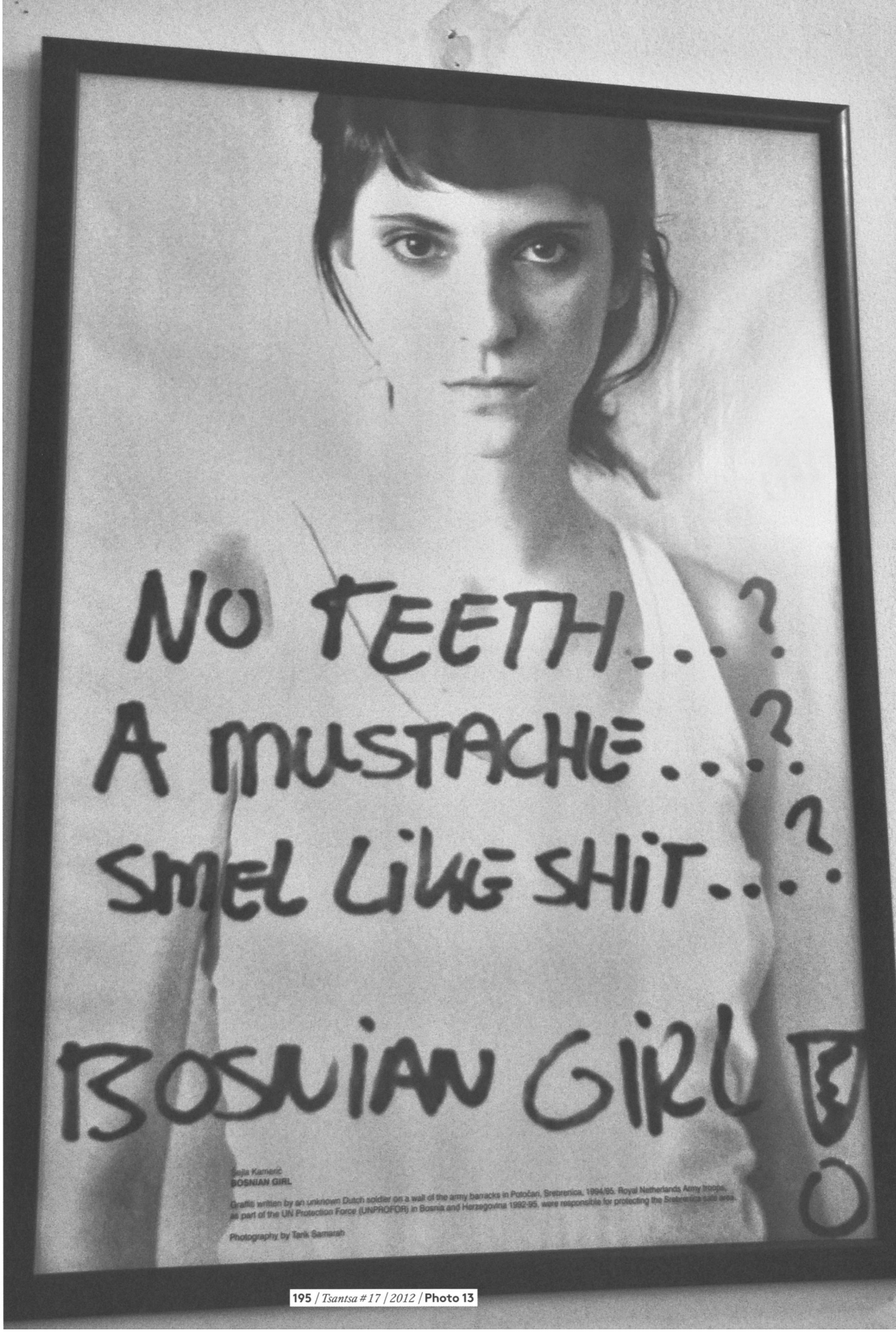
MED COY DUTCH BAT



NO TEETH...?
A MUSTACHE...?
SMEL LIKE SHIT...?

BOSNIAN GIRL P.

REBELLION O



NO TEETH...?
A MUSTACHE...?
SMEL LIKE SHIT...?
BOSNIAN GIRL

Sesja Kamerić
BOSNIAN GIRL

Graffiti written by an unknown Dutch soldier on a wall of the army barracks in Potočari, Srebrenica, 1994/95. Royal Netherlands Army troops, as part of the UN Protection Force (UNPROFOR) in Bosnia and Herzegovina 1992-95, were responsible for protecting the Srebrenica safe area.
Photography by Tarik Samarah







genre qui a pour sujet les lieux ruinés par la guerre et les catastrophes» (2011: 17). Ewing et al. ajoutent que les photographies de guerre apparaissent véritablement au XX^e siècle et que deux styles de photographes coexistent: Le «photographe de presse» et le «photographe contemplatif»: «Ce dernier ne se désintéresse pas des champs de bataille, mais il attend que la fumée se dissipe. Pour lui, les grandes vérités supposent un temps de réflexion, une étude de terrain et, souvent, une lecture de l'histoire qui replace les choses dans une plus juste perspective. Il y a donc deux camps: ceux qui veulent saisir l'événement à chaud, de crainte de ne jamais le comprendre véritablement; et ceux qui le laissent décanter, car ils savent qu'il ne prendra tout son sens qu'avec le temps» (2011: 11). Ces photos sont donc le fruit d'une prise de recul par rapport à ces conflits afin de mieux saisir leurs conséquences.

Le siège de la ville de Sarajevo est considéré comme le plus long de l'Histoire moderne. Il a commencé entre mars et avril 1992, suivant la déclaration d'indépendance de la Bosnie-Herzégovine le 3 mars de la même année. Un conflit armé a éclaté peu après la reconnaissance de la souveraineté de ce nouvel Etat par la Communauté Européenne. L'armée yougoslave, qui est plus tard devenue l'armée serbe de Bosnie sous les ordres du Général Ratko Mladic, a totalement assiégé la ville dès le mois de mai 1992. En comparaison des forces assiégeantes, les habitants de Sarajevo n'étaient que très sommairement armés. Cependant la ville n'a jamais été prise. Cette résistance, souvent comparée au combat de David contre Goliath, est parfois représentée à travers les nombreux graffitis qui ornent les murs de la capitale (**photo 2**). Certaines de ces représentations murales ont un caractère nationaliste et belliqueux et des initiatives sont mises sur pied pour les couvrir. L'ancienne piste de bobsleigh, datant des Jeux olympiques de 1984 et totalement détruite durant le siège, a été utilisée en 2007 pour une compétition de patins à roulettes organisée par la marque «Red Bull». Le fabriquant de boissons a encouragé la réalisation de graffitis afin de couvrir certaines inscriptions haineuses et nationalistes qui ornent la piste (**photo 3**)¹. La Bosnie est un pays divisé en deux entités suite aux accords de Dayton: la République serbe de Bosnie² sous administration serbe et la Fédération de Bosnie-Herzégovine sous autorité croate et bosniaque. L'in-

terprétation de la mémoire de guerre est source de nombreux désaccords. Les qualifications de «criminels de guerre» et de «héros de guerre» varient selon l'entité en question. Le Général Mladic (**photo 4**), arrêté en 2011 pour crimes de guerre, est encore considéré par beaucoup comme un héros dans la ville bosnienne de Banja Luka, capitale administrative de la République serbe de Bosnie. Des teeshirts à son effigie (**photo 5**) sont encore en vente parmi d'autres objets nationalistes tels que des drapeaux arborant la croix serbe³ ou des écharpes du «Partizan Belgrade»⁴ (**photo 6**). A Sarajevo et Mostar, c'est la figure du Maréchal Tito (**photo 7**), dirigeant de l'Etat yougoslave de la fin de la Seconde Guerre mondiale à sa mort en 1980, qui orne les teeshirts proposés aux passants.

Le massacre de Srebrenica a été qualifié par le Tribunal Pénal International (TPY) de «génocide» et l'ex-base militaire de Potocari, une ancienne fabrique de piles reconvertie pour héberger les casques bleus néerlandais en 1995, est maintenant un lieu de mémoire visité chaque année par plus de cent mille personnes. Un vaste entrepôt est muséifié et une exposition de photos sur le génocide est proposée en son sein pour les dizaines de visiteurs quotidien qui se rendent ensuite au mémorial de Potocari, situé de l'autre côté de la route. Le reste de la base a été laissé en l'état depuis son abandon par la FORPRONU et les bâtiments tombent doucement en ruine (**photo 8**). Les murs des baraquements où logeaient les casques bleus sont encore ornés des graffitis et des peintures murales (**photos 9, 10 et 11**) réalisés par les soldats à l'époque de la guerre. De nombreuses critiques ont été adressées à la communauté internationale au sujet de son implication dans le conflit et le massacre de Srebrenica est souvent montré en exemple pour illustrer la passivité des casques bleus sur le terrain. Les forces néerlandaises basées sur place ont été à nombreuses reprises accusées d'avoir laissé le massacre se dérouler sans intervenir. A ce propos, un guide touristique bosnien raconte comment un de ces graffitis (**photo 12**) a soulevé la colère des habitants de Srebrenica: «Beaucoup de gens à Srebrenica haïssent plus les Hollandais pour cette inscription que n'importe quelle autre chose qu'ils aient faite. C'est juste un graffiti de quatre phrases sur le mur d'un camp hollandais à Srebrenica... Cela a été écrit par un soldat hollandais taré. Et ce graffiti a rendu les gens encore plus furieux que

¹ L'inscription «*Horde Zla*» – littéralement «Hordes du mal» – est le nom des supporters ultras de l'équipe de foot du FK Sarajevo, dont bon nombre ont rejoint les forces bosniaques pendant la guerre.

² Republika Srpska en serbe.

³ Les quatre «c» cyrilliques, équivalent du «s» latin, représentent les quatre premières lettres de la devise serbe: «Samo Sloga Srbina Spasava» traduite en français par «seule l'union sauve les Serbes».

⁴ Le «Partizan Belgrade» était initialement le club de l'Armée populaire yougoslave. Il a été formé en 1945 sous le nom des «partisans», lié au mouvement armé de résistance yougoslave d'inspiration communiste datant de la seconde guerre mondiale.

tout ce qui s'est passé à Srebrenica.»⁵ Le photographe bosnien Tarik Samarah est connu pour son projet photographique «Srebrenica – genocide at the heart of Europe» exposé entre autres au Musée de l'Holocauste à Washington DC, ainsi que pour ses panneaux illustrant le massacre de Srebrenica, placés dans plusieurs villes de Serbie dont Belgrade. Dans le cadre d'un projet intitulé «11 Juillet», en référence à la date anniversaire du massacre, l'artiste bosnienne Šejla Kamerić, associée au photographe Tarik Samarah qui a immortalisé cette inscription haineuse, a tiré une affiche de sa propre photo arborant cette devinette: «Elle n'a pas de dents? Elle a des moustaches? Elle sent la merde? Une fille bosnienne!» (**photo 13**).

Un autre conflit armé éclate en 1991 opposant les forces croates à l'Armée yougoslave et à une partie des forces serbes. La Croatie déclare son indépendance le 25 juin 1991 et l'armée yougoslave lance les hostilités dès le mois d'août de la même année, en bombardant et envahissant certaines parties de la Croatie. La ville de Vukovar tombe aux mains des forces serbes le 18 novembre 1991, après un siège de trois mois. Quelques années plus tard, en 1995, la Croatie reprend le contrôle de son territoire grâce à une offensive victorieuse – «l'opération éclair» (*Operacija Bljesak*) – qui s'inscrit dans ce qui est communément qualifié de «guerres d'indépendance croate». S'ensuit «l'opération tempête» (*Operacija Oluja*) qui permet aux forces croates de reprendre le contrôle de l'ensemble des territoires perdus en 1991. La ville de Vukovar a été totalement détruite durant les trois mois d'un siège qui est maintenant un symbole de la résistance croate. Les habitants qui ont rejoint les forces croates et qui ont défendu la ville sont nommés *Branitelji* (défenseurs); ils jouissent désormais d'un statut social avantageux, surtout en comparaison à la communauté serbe restée sur place. Un exemple représentatif peut être illustré par certaines offres d'emploi qui mentionnent explicitement une préférence pour les *Branitelji* ou leurs enfants. Après une occupation serbe de plusieurs années et la reprise du contrôle de la région par les Croates, les identités tendent à se cristalliser exclusivement en fonction de la nationalité, à l'image des drapeaux croates qui ornent un bon nombre de maisons à Vukovar. Cette ville, réputée pour les nombreuses nationalités qu'elle hébergeait avant la guerre, est aujourd'hui divisée entre les communautés serbes et croates et la plupart des quartiers se sont homogénéisés suivant cette démarcation nationale. Les écoliers serbes et croates suivent

une éducation distincte, en se rendant dans les mêmes écoles mais à des horaires différents. L'histoire du conflit qui leur est enseignée est fortement orientée par des dynamiques nationalistes d'un côté comme de l'autre. Les bars et les restaurants accueillent des clientèles totalement homogènes et selon les propos du directeur d'une ONG sur place: «Même pour la pêche les deux communautés ont leurs clubs séparés»⁶. Sur la route principale à l'entrée de la ville, on aperçoit un château d'eau en ruine (**photo 14**) laissé en l'état comme objet de mémoire. Il symbolise maintenant aussi le combat des Croates et un ancien soldat explique que: «Les Serbes essayaient toujours de bombarder ce château d'eau afin de faire tomber le drapeau croate, mais chaque jour un défenseur montait pour en placer un nouveau»⁷. Une compagnie de bus locale arbore maintenant une représentation de cet objet sur ses véhicules (**photo 15**). A quelques kilomètres de là, aux portes de Nustar, un village situé dans les années quatre-vingt-dix à la frontière de la zone d'occupation mais jamais occupé par les Serbes, un panneau de plusieurs mètres carrés (**photo 16**) représente – sous l'inscription: «Municipalité de Nustar – Héros plutôt que criminels» – deux défenseurs croates, dont le Général Ante Govina, condamné en 2011 à 24 ans de prison par le Tribunal pénal international pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

Ces deux conflits ont laissé des traces tangibles à l'image des constructions détruites, des impacts de mortier encore présents ou de certaines inscriptions datant de l'époque de la guerre. De plus, de nombreux éléments en lien étroit avec cette période ont vu le jour a posteriori, comme des affiches ou de tee-shirts représentant les héros des uns et les bourreaux des autres. Il semble ainsi que le conflit armé des années quatre-vingt-dix ait laissé place à une guerre des symboles. La mémoire des uns est souvent mise en opposition avec celle des autres, dans un contexte de manipulation des identités. Certains entrepreneurs mémoriaux jouent la carte nationaliste et les ombres du passé infiltrent des identités qui se cristallisent autour de la religion et de la nationalité. Les images présentées dans cette contribution se veulent donc révélatrices de l'instrumentalisation du patrimoine et de la mémoire, souvent orientées selon des dynamiques nationalistes. Dans ce sens, ces photos s'inscrivent au-delà de la description et de la notion d'esthétique, pour rendre compte d'un contexte sociopolitique particulier mettant en jeu la mémoire fracturée des Balkans.

5 Entretien réalisé à Sarajevo en juillet 2010: «Many people in Srebrenica hate Dutch more for this graffiti than for anything else they have done. It's just four sentences graffiti on the wall in a Dutch camp in Srebrenica... It was written by one crazy Dutch soldier. And this graffiti made people angrier than all the things that happen to Srebrenica.»

6 Entretien réalisé à Vukovar en août 2011: «Even for fishing the two communities have their own and separate club.»

7 Entretien réalisé à Vukovar en août 2010: «Serbs would always try to shell this water tower to knock down the Croatian flag, but every time a Branitelji would climb up to place a new one.»

RÉFÉRENCE

Herschoder Natalie

2011. *Jours d'après. Quand les photographes reviennent sur les lieux du drame*. Londres: Thames and Hudson.

AUTEUR

Patrick Naef est doctorant et assistant de recherche et d'enseignement dans le groupe d'écologie humaine de l'institut des Sciences de l'environnement (Université de Genève). Après un Master en ethnologie à l'Université de Neuchâtel, il travaille maintenant sur une thèse pour le département de géographie de l'Université de Genève. Cette recherche vise à mettre à jour les processus de patrimonialisation de sites marqués par un conflit armé récent dans les villes de Sarajevo, Srebrenica (Bosnie-Herzégovine) et Vukovar (Croatie).

Assistant, Doctorant, Groupe d'Ecologie Humaine

Institut des Sciences de l'Environnement (ISE), Université de Genève, Route de Drize, 7, 1227 Carouge

Patrick.Naef@unige.ch